

Colloque - Hommage à l'écrivain
Mohammed Dib
Maison de l'Amérique latine
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
24 Septembre 2013

INSTITUT
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

Hommage à Mohammed Dib, écrivain des deux rives Communication de Mme Dominique Aguessy Paris, 24 septembre 2013

I - L'œuvre de Mohammed Dib nous offre des portraits de femmes entre résistance et transgression.

1) Chaque personnage est situé dans un contexte politique et social.

« Traiter les nôtres comme des chiens, cela Jamal ne pouvait le supporter même s'il avait un salaire et une certaine sécurité matérielle »

Le propos est clairement énoncé, dès l'ouverture du roman *Un été africain*.

L'écriture des portraits devient un mode de narration sociologique et historique. Elle permet d'aborder des territoires sensibles ou interdits. Elle exerce une fonction cognitive.

Les portraits de femme exposent la relation entre l'individu et l'histoire. Mohammed Dib nos y invite avec un art appliqué du détail.

Quel portrait attendrissant que celui de Tante Kheira, la vieille paysanne connue de tous, dans le roman célèbre, *L'incendie* (Seuil 1954- Points p.123)

« Elle prit un air farouche.

« - Alors, quelles nouvelles nous apportez- vous ? fit-elle.

« Elle savait que Saraj venait de la ville. Mais elle ne voulait pas avoir l'air de l'interroger. Elle jeta sa question aux fellahs avec qui elle se montrait familière.

« - Comme tu peux le voir, répondit Hamid, qui la comprit. Tout va bien.

« - Tu crois ? La vérité n'est bonne qu'enterrée dans un puits. Que ne dis-tu pas s'il y aura du bon ?...

« - Bien sûr ! Je le dirai.

« - Puisse ta parole être vraie. Qu'importe ce qu'aura duré la nuit, si le jour finit par se lever.

« Tante Kheira s'en alla à petits pas têtus, et les hommes demeurèrent un moment silencieux. »

C'est ainsi que Mohammed Dib souvent nous fait comprendre que la femme relie le monde à l'Histoire. Aussi importante et féconde que la terre, le pays bien-aimé, l'Algérie, elle est aussi source de sagesse et envisage l'Histoire dans sa trajectoire à travers les époques. Viendra le temps de la paix et de la reconnaissance après celui de la violence et de l'injustice.

« Qu'importe ce qu'aura duré la nuit ; si le jour finit par se lever. »

En d'autres circonstances, dans le roman *Un été africain*, les discussions philosophiques se poursuivent entre hommes. Les femmes semblent en être exclues. Allal Taleb, le frère de Yamna, qui a l'habitude de s'amener à 21h en prétendant chaque fois qu'il est de passage par hasard, entame une discussion avec son beau-frère Mokhtar Raï. Les deux hommes manifestent des points de vue très éloignés l'un de l'autre.

« Permettez-moi, Allal Taleb, permettez-moi nous ne sommes pas près de comprendre cela... Et nous ne le comprendrons jamais » (Un été africain, p.51)

Il semblerait alors qu'il appartient aux hommes de décider de ce qu'il faut faire et de ce qui doit être évité. Cette scène reflète aussi un aspect de la réalité.

Au cours des récits nous croisons des cercles d'hommes dont les femmes sont exclues comme par exemple au sous-sol du café où les hommes se retrouvent dans une semi-clandestinité pour évaluer la situation politique du pays. Ce qui correspond aussi à la réalité des faits.

La clandestinité, le militantisme constituent la toile de fond de ces portraits de même que le repérage d'espions cachés au milieu des frères – l'entrisme comme arme de guerre - les dénonciations de ceux qui ont pris parti pour le FNL et pour l'indépendance de l'Algérie.

2) Les portraits nous entraînent plus loin, dans ce qui distingue l'être humain du robot, en nous mettant en présence de l'ambiguïté et la polyvalence des sentiments.

Souvent c'est l'intertexte qui apporte l'éclairage dont nous avons besoin pour prendre toute la mesure et la portée des dialogues.

Le roman *L'incendie* se situe pendant l'été 1939.

« Des femmes qu'on ne voyait pas jacassaient dans le crépuscule. Leurs langues s'affûtaient sur la pierre grenue de l'air » (p.13)

Mohammed Dib exerce avec grand art et subtilité sa façon de provoquer la remontée de douleurs et craintes anciennes, d'évoquer des associations complexes et souvent contradictoires ou de faire écho à nos obsessions personnelles.

Dans le roman, *Le sommeil d'Eve*, il écrit :

« Ne pas pouvoir définir cette sensation, non plus que le but de ma recherche. Pourtant la prescience est là, foudre tombée ou différée durant un laps de temps infinitésimal : le lieu exclusif où je me dois d'être, où je suis à présent. » (Le sommeil d'Eve, Minos et La différence, p.172)

Plus loin dans le même ouvrage, Mohammed Dib continue une forme de dialogue intérieur :

« Parole, paroles, passerelles jetées par-dessus l'abîme. Et d'un abîme à l'autre, la vie en lambeaux. Deux, trois, quatre lambeaux que je ne sais quelle parole à sauvés, dont je sais quelle parole assure la résistance : la sienne, la mienne, ou la parole d'autres que nous. D'autres qui ont été nous, d'autres qui ne l'ont pas été. Vous. La parole par-dessus l'abîme. » (Le sommeil d'Eve, Minos et la Différence, p.172)

Un été africain, offre toute une palette de personnages féminins, de toutes les générations. La grand-mère qui règne sur un monde presque disparu mais que tous respectent avec réalisme, c'est-à-dire sans essayer de la convaincre de quoi que ce soit et prenant avec distance et sens critique, ce qu'elle affirme.

Yamina ben Taleb, la mère entretient tout naturellement des relations de proximité avec sa fille Zakya. Mais cela ne veut pas dire qu'elles se comprennent. Zakya vient d'avoir son bac et s'interroge sur son avenir. Elle souhaite une rupture avec la génération précédente, celle de sa mère, ou des autres femmes de la famille. Mais ne sais comment s'y prendre.

D'autres portraits nous émeuvent devant les souffrances dont ils témoignent sans commisération, ni apitoiement.

Tel le portrait de Aalia, la vieille paysanne au corps forcé à cause des travaux des champs et qui conserve par-delà les méfaits de la vie qu'elle a menée, une grande dignité (*Un été africain*, p.174)

« *Nous finissons toujours par savoir où va le sens et ce qu'il vise. Mais entre les objets du sens, que se cache-t-il, quelle ombre cardinale ?* »

Pour marquer un changement dans son statut, la jeune fille se coupe les cheveux. Une remarque que ne renierait pas l'actualité (*Le Sommeil d'Eve* p. 175, 176, 177)

Mohammed Dib excelle à nous faire ressentir le temps lourd de l'attente de l'homme à l'aéroport de la femme aimée qui ne viendra pas.

Mohammed Dib s'attarde à décrire Faïna, à nous révéler ses états d'âme, à nous faire part de ses errements, de ses extravagances.

Assailli de rêves, de mauvais rêves, de cauchemars, l'être entier se fond et se délite progressivement au cours de séquences hallucinatoires. On ne pourrait dire si elles sont l'effet ou la cause de l'amour impossible entre deux êtres inexorablement attirés l'un par l'autre. Chacun cependant, poursuit son destin jusqu'à la tragédie.

Le sommeil d'Eve peut être lu comme hommage à la femme, à l'éternel féminin, une sorte d'hymne poétique à la féminité dans ce qu'elle a d'irrésistible et de déroutant. Jusqu'à la crise de démence qui interrompt sa conversation téléphonique avec Sohl son amant malheureux.

Un très beau passage :

« *Le paysage libère ses lointains, qui se font plus lointains. Partout ailleurs, la distance est une relation vibrante faite d'échanges. Ici rien de tel. Ici, elle vous apporte un refus. Elle creuse un gouffre de refus* » (*Le sommeil d'Eve*, p. 177)

« *Mais invisible existe aussi ce fil tendu, le regard, pour nous lier sans retour* » (*Le sommeil d'Eve*, p. 184)

Tout n'est pas toujours facile à décrypter dans l'œuvre de Mohammed Dib. Ainsi dans ce livre énigmatique, *Le désert sans détour*, c'est le mythe d'Eve, sortie de la côte d'Adam pendant son sommeil qui est ici revisité. Nous retrouvons aussi l'épisode biblique de la pomme tendue par Eve à Adam et qui les entrainera tous les deux à perdre le paradis où ils vivaient heureux tout en étant inconscients de l'être.

Mais dans cet ouvrage, l'absurde de cette situation nourrit nos interrogations. Deux personnages attendent en plein désert que quelque chose survienne sans savoir au juste ce qu'ils attendent.

Peu de personnages féminins apparaissent dans ce roman qui s'apparente à une parabole longuement commentée, parsemée de digressions. Les dialogues prennent toute la place comme pour une pièce de théâtre.

3) Les portraits de femmes incarnent les conflits entre un monde ancien qui s'apprête à céder la place à un monde nouveau, à la modernité.

Il en résulte la coexistence de deux codes, de deux logiques, de deux raisonnements difficiles à concilier. Les portraits des personnages de, *Un été africain*, illustrent tant par leurs

conversations que leurs comportements leurs divergences de vues sur le monde où ils vivent et sur celui où ils aspirent à vivre en anticipant évolutions et ruptures.

II – Le dit et le non-dit des femmes :

1) Le dit des femmes.

« *Solh, j'ai sans doute voulu dire autre chose, mais j'ai dit ça.* » Féminin et respectueux.

La femme dans sa quête d'être au monde révèle les angoisses et les incertitudes de tous, mettant ainsi au grand jour l'instabilité que tous partagent. Il apparaît aisément entre les lignes que cette situation crée un inconfort intérieur et contredit quelque peu les apparences de suprématie et d'assurance qu'afficherait le genre masculin. Mohammed Dib s'y prend avec tant de délicatesse et de compassion pour les situations diverses qui place l'individu devant des choix dramatiques, que personne ne pourrait se sentir offensé.

Dans l'oeuvre de Mohammed Dib, langage et identité sont étroitement liés.

Chez Mohammed Dib, la langue est davantage qu'un outil de communication. Rapportée au contexte social et politique, elle s'enrichit constamment d'expressions imagées et de métaphores qui s'appuient sur des dictons connus de tous, des anecdotes ou des faits divers connus de tous, créant ainsi entre les protagonistes une sorte de complicité que le lecteur est heureux de partager.

Le langage dit aussi l'identité par ses tournures de phrases, son recours à de expressions populaires où se reconnaissant ceux qui les pratiquent souvent.

2) Le non-dit est aussi important que le dit des femmes. Il représente une manière de gérer l'implicite, une manière d'apprivoiser le sens caché.

Dans le roman, *L'incendie*, Mohammed Dib écrit :

« *Mama bent Adri vivait à Dar Sbitar et avait épousé un homme de Bni Boublen.... Elle n'était ni heureuse, ni à vrai dire malheureuse d'avoir été mariée (p. 12)* »

Une sorte d'acceptation de la vie telle qu'elle est habite le non-dit des femmes. Elle est valorisée par le respect qu'elles inspirent et la place qui leur est reconnue comme étant un prolongement de la terre nourricière.

Ce sentiment s'est perdu aujourd'hui au nom de la modernité et aussi en raison de la spoliation des paysans de leurs terres qui les a coupés de leurs racines et d'une source vive de vie. C'est une blessure profonde infligée à l'être humain et dont les conséquences se transmettent de générations en générations, même à ceux qui n'étaient pas nés au moment des événements. Il faudrait approfondir l'étude de ce phénomène, hors des idéologies dominantes et du déni de pans entiers de l'histoire au nom d'un vouloir vivre ensemble apaisé.

« *Devant sa porte, Khadra, la mère tournait une meule posée entre ses jambes écartées ; Omar ne pouvait jamais songer à elle sans l'imaginer actionnant, avec la même soumission du corps, cette pierre pesante* » (*L'incendie*, p.24)

« *Omar regardait ses yeux caves, ses traits émaciés. La roue, dans un bruit de grains foulés, broyait les forces de la femme* »

Ou encore « *Les femmes, elles, à Bni Boublen, ont le teint ensoleillé du mile et sont comme l'or. Toutefois, rien de cela ne dure bien longtemps : la vieille malédiction pèse sur elles. Vite, elles acquièrent un corps de portefaix, et leurs pieds qui foulent la terre portent de profondes crevasses. Certaines traînent des corps maigres qui laissent saillir les côtes. D'une manière ou d'une autre leur grâce se fane en un clin d'œil. Seules leurs voix trainants restent douces. Mais une redoutable faim, hante leurs regards.* » (*L'incendie*, p.27-28) :

« *Paroles, paroles, passerelles jetées par-dessus l'abîme* » (Le sommeil d'Eve, p.172)
Tellement vrai. Tellement bien rendu. Lorsque les relations entre l'homme et la femme aimée dérapent, ils continuent à s'aimer semblerait-il. Mais tout devient chaotique, complètement en dehors du raisonnable, du réaliste même.

Le non-dit des femmes rend compte, par ses espaces de silence et la description de la soumission aux événements, de l'incommunicabilité de sentiments entre hommes et femmes.

Dans, *Un été africain*, Mohammed Dib écrit :

« *Désormais quoique Djamel fasse, ses actes prennent les apparences estompées du souvenir. Déjà absent d'ici par la pensée, il attend le jour du départ comme le signal d'un renouveau. Il ne doute pas que cette grâce lui doive être accordée. A chaque fois pourtant qu'il en parle devant sa femme, il semble lui planter un couteau entre les épaules. Eh ! Qu'y peut-il !* » (p.143)

Une sorte de résignation silencieuse habite parfois les individus.

L'observation des détails est souvent magnifiée par le jeu des métaphores.

Pour un bonheur de lecture, l'auteur adopte alors une langue poétique, des images recherchées, de véritables bijoux d'écriture.

« *Dans le sommeil, la beauté revient le mieux, le plus à soi, se montre le mieux, le plus à nu. L'état de veille lui est invariablement une torture. Ce n'est que dormant du sommeil d'Eve qu'elle s'abandonne aux mains de la joie* » (p. 173)

« *Nous finirons toujours par savoir où va le sens et ce qu'il vise. Mais entre les objets du sens, que se cache-t-il, quelle ombre cardinale.* » (Le sommeil d'Eve, p. 132)

Une écriture qui est pure poésie d'un bout à l'autre du roman.

Le dialogue sans mots continue entre Djamel et sa femme, entre ce qu'elle se refuse à croire, à voir, et l'impossibilité pour lui de changer d'avis ou même de lui exposer les raisons de sa décision. (p.144)

Eternel sujet des conflits de l'amour entre deux êtres dont l'expression chez Mohammed Dib tient autant aux silences qu'aux dialogues.

Mohammed Dib restaure en quelque sorte le rôle de cette incommunicabilité dans la vie humaine en la transformant positivement dans le regard de l'homme qui reconnaît que sa femme l'a servi « *avec un amour qui ignore jusqu'au nom qu'il porte.* (p.175)»

3) Le non-dit devient une « matière romanesque brûlante » selon l'expression de Richard Power, écrivain américain dont on découvre tardivement aujourd'hui la pertinence de l'œuvre littéraire.

La justification des positions prises ou des conceptions adoptées se traduit dans les subtilités de la langue sans qu'il soit nécessaire d'en poursuivre par d'autres moyens la démonstration.

III – Lire Mohamed Dib aujourd'hui. Actualité de l'œuvre de Mohamed Dib.

1) L'œuvre de Mohamed Dib s'inscrit dans le débat actuel entre ruptures et continuité, entre engagement et émancipation.

Dans le roman, *Un été africain* la question du genre, du sens à donner à la vie, de la transmission entre les générations est clairement posée.

« Pourquoi se marier, avoir des enfants, prendre un emploi ? Pour qui ? Pas pour moi, je n'en veux pas. » (p.98)

Zahya exprime clairement ses doutes et ses interrogations. A la fois, elle souhaite des ruptures avec la vie des femmes telle qu'elle l'a perçue, à la fois elle se sent liée par leur destin dans une sorte de besoin de continuité qui n'exclut pas le désir de s'engager vers la modernité. L'ambiguïté qui caractérise les émotions et les comportements des protagonistes les rend étonnamment humains proches de la condition humaine et singulièrement de la condition des femmes.

Vingt ans après, Camille Laurens dans un ouvrage récent, *Encore et jamais*, pose dès les premières pages de son livre la même question « *Et si routine et ressassement faisaient l'essence de la féminité.* » (p.17). Elle aussi rejette cet horizon qui emprisonnerait les femmes dans un univers trop étroit.

L'écriture devient un des révélateurs de l'identité. Un marqueur du combat des femmes pour leur autonomie et le respect de leur liberté en tant qu'être humain. Symboliquement, les deux revendications se confondent et se superposent : celles des femmes pour l'autonomie et celles de tous pour l'indépendance de l'Algérie.

Comment le pays des Algériens peut-il devenir la propriété d'autres ? Comme le corps de la femme qui est lié à son existence et à son identité comment pourrait-il devenir la propriété d'un autre d'un tiers, même si celui-ci devient le partenaire, le mari, l'amant ?

Loin de jugements de valeur ou de position de donneur de leçon, Mohammed Dib tend un miroir à la société pour que les individus qui la composent voient avec une certaine distance comment ils se comportent dans la vie réelle.

Philippe Sollers aurait raison de dire que « *le style c'est le corps, la manifestation, l'inscription d'un corps dans un espace et un temps donnés, son effacement aussi* ».

« Un jeu d'ombres portées dont témoignent depuis des millénaires les écritures japonaises et chinoises. » Citant un critique littéraire je pose cette référence aussi comme question ?

Comment ne pas s'indigner quand on réalise qu'on peut naître plusieurs fois mais qu'on n'a qu'une vie.

Une façon unique de dire le rapport à la perte et de réinventer en permanence une identité instable.

« *J'étais devenu une sorte de cauchemar. J'étais devenu une calamité pour mes compagnons* » (Le sommeil d'Eve p. 131)

2) Transcender les peurs. La peur de soi comme la peur de l'autre. Mohammed dib nous invite à nous engager dans une reconnaissance dynamique de la diversité.

L'œuvre de Mohammed Dib nous remémore ce travail que nous devons faire sur nous-mêmes chacun pour soi et collectivement d'apprendre à transcender les peurs engendrées par notre monde moderne. À en faire l'apprentissage sur le plan stylistique aussi bien que psychanalytique avec l'objectif de réconcilier et d'harmoniser nos identités multiples. Surmonter l'envie facile d'en faire une utilisation meurtrière comme le dit Amin Malouf au nom de revendications de justice.

Tout au long de l'œuvre de Mohammed Dib, la littérature est pour ainsi dire sollicitée comme un répertoire de cas et de situations qui permettent d'appréhender le réel dans sa complexité, d'expérimenter des pratiques nouvelles en les confrontant aux héritages culturels multiples. En ce sens elle nous apprend à vivre.

L'œuvre de Mohammed Dib s'inscrit dans le débat actuel.

Oui, il nous faut lire et relire Mohammed Dib, non pas pour nous replonger dans les malheurs historiques, même pas pour rectifier les inexactitudes propagées lorsque notre histoire est écrite par d'autres, mais pour puiser l'énergie et le courage de faire face aux défis d'aujourd'hui.

« *Je t'ai modelé contre les ténèbres. La lumière, elle, nous est nuit, agression, engeance d'enfer* » (*Le sommeil d'Eve. p.181*)

3) Nous aurons envie de caractériser la méthode Mohammed Dib, la signature de l'écrivain, féministe par les mots qu'il met dans la bouche des femmes, par la sagesse qu'il leur reconnaît, par l'humour et la densité qui imprègnent les paroles qu'elles prononcent.

« **Qu'importe ce qu'aura duré la nuit ; si le jour finit par se lever.** »

Dominique Aguessy
Sociologue, écrivain, essayiste, poète
Bruxelles, Septembre 2013

Présentation de Dominique Aguessy

Sociologue, écrivain, essayiste, poète Dominique Aguessy est l'auteur d'un essai *Pouvoir et Démocratie à l'épreuve du Syndicalisme* (Unesco- Breda-Dakar) dans lequel elle traitait des soubresauts des transitions démocratiques et de l'instrumentalisation politique du religieux et qui lui a valu une émission de TV 5 Monde. En ce mois de septembre, elle revient aux mêmes préoccupations par le biais de la fiction et vient de publier aux Editions L'Harmattan, Paris, *Les raisins de mer*, Nouvelles. De l'une à l'autre publication, cinq recueils de poèmes ont trouvé leur chemin sous sa plume, notamment, *Comme un souffle fragile*, *Parole et Silence*, *La soif des oasis*, et *Tant de chemins ouverts* (Le Cygne, Paris).